UN ATTELAGE D'ALLIGATORS

Jefferson Lee, qui réside sur le bord de la rivière St. Jean, dans le comté de Putnam, Floride, possède le plus extraordinaire attelage du pays. C'est une paire d'alligators dressés qui traînent son bateau quand il se rend au marché et le ramènent à sa résidence.

Jefferson Lee avait remarqué la rapidité avec laquelle nagent les alligators et il a songé à les utiliser. Il en a capturé une paire de jeunes et les a élevés dans sa cour, les dressant à tirer un poids en nageant et aussi à tourner à droite ou à gauche en tirant une corde fixée entre leurs mâchoires. Un peu plus tard il les a attelés à son bateau.

TEMPERATURE

Du 27 juin 1901.

Thermomètre de S. A. L. Claudel, Opticien, No 145 rue du Canal, Entre Carondelet et Bourbon

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	84	29
Midi.....	98	37
3 P. M.....	98	37
6 P. M.....	98	37

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION BUREAU", 302 MAIN STREET.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 27 juin —Indications pour la Louisiane— Temps—pluie locale vendredi et samedi; vents légers du sud.

FRANÇOIS-JOSEPH

—A—

PRAGUE.

Le voyage de l'empereur François-Joseph à Prague marque une étape nouvelle dans la voie au bout de laquelle il est permis d'entrevoir le rétablissement d'un accord complet entre le peuple tchèque et son souverain.

Il y a quelques mois on eût pu croire invraisemblable ou tout au moins prématurée la visite impériale. La nation tchèque tout entière était encore sous le coup de la nouvelle déception que lui avait infligée le gouvernement ciliethan. Après avoir subi le remaniement, c'est-à-dire l'affaiblissement des ordonnances Badeni sous le ministère Gautech, elle s'était vu enlever le dernier reste de ces concessions ou plutôt de ces restitutions par le ministère Clary.

Un tel coup ne pouvait manquer de retentir douloureusement dans l'âme d'un peuple qui n'a point été gâté par les Habsbourg.

Tandis que les Mayars, dont le droit constitutionnel et historique n'a rien — sauf peut-être à leurs yeux — de plus vénérable que celui de la Bohême obtenaient, par les voies révolutionnaires et à la suite de la sanglante défaite de Sadowa, la plénitude de leur autonomie, les Tchèques, apparemment trop loyalistes ou trop timides, continuaient à supporter le joug insupportable du centralisme allemand.

Pendant que les Galiciens, nouveaux venus dans l'empire, simples annexés, arrachaient privilège après privilège, le *selfgovernment* provincial, y compris l'oppression des Ruthènes et l'usage de la langue polonaise, les Tchèques, dont les ancêtres se donnèrent librement aux aïeux de François-Joseph, ne pouvaient obtenir la tolérance de leur idiome national ni le respect des droits fondamentaux de la couronne de saint Venceslas.

Une fois, ils purent croire que l'aube d'un meilleur jour allait luire. Le ministère Hohenwart, en 1871, avait paru comprendre l'injustice et la folie d'une politique qui ébranlait le principe même d'une monarchie héréditaire en violant des droits historiques et qui sacrifiait une population loyale à la prépotence d'une race dont les yeux se tournent naturellement vers l'empire voisin, comme l'aiguille magnétique vers l'aimant.

Des promesses furent faites. Les "articles fondamentaux" devaient rétablir la Constitution primitive. François Joseph devait se faire sacrer comme roi de Bohême et, en mettant solennellement sur sa tête la couronne de ce beau royaume, il devait prêter le serment qui fait de cette cérémonie religieuse un acte contractuel. On sait comment ces espérances avortèrent.

L'intervention du prince Bismarck, attentif à veiller à la suprématie germanique même hors des frontières de l'empire des Hohenzollern, suffit à faire échouer le plan auquel le comte de Beust, le rival toujours malheureux du chancelier allemand, avait donné son assentiment.

Pendant près de trente ans, la Bohême a dû attendre. Elle n'a cessé de protester. Vieux-Tchèques ou Jeunes-Tchèques, quelque soit la nuance qui sépare ces partis, tous sont également fidèles aux revendications nationales. Ils n'ont guère différé que sur la tactique.

Celle ci a été tantôt l'abstention, tantôt l'alliance, tantôt l'obstruction, tantôt la neutralité vigilante et armée. Elle a toujours eu pour but la reconnaissance intégrale des droits de la nation.

A plusieurs reprises on a pu croire le triomphe proche. Quand le comte Taaffe engagea les négociations sur les fameuses *Punctations* de Vienne; quand l'anneau de fer des droites coalisées fut forgé et que le comte Badeni promulgua les ordonnances linguistiques, on crut que le but allait être atteint. Toujours une fée malicieuse a fait échouer au port ces tentatives.

Le ministère Kœrber a eu l'habileté de faire cesser l'obstruction. Il s'est adressé aux intérêts. Il a payé en travaux publics, en allègement d'impôts les concessions des partis au Reichsrath.

On a vu Allemands et Tchèques délibérer, voter ensemble. On a vu cesser la paralysie du Parlement et cette grande machine aux rouages compliqués se remettre en mouvement. On a vu les Chambres recouvrer leur activité, le vote des lois succéder à l'application continue de l'article 14.

C'est un succès. La question est de savoir s'il peut durer, se renouveler, si l'obstruction ne renaîtra pas d'elle-même sur les questions de principe, à moins que des solutions et non des expédients interviennent.

Les partis nationaux en Autriche ne vendront pas, comme Esaü, leur droit d'ainesse pour un plat de lentilles. Il faudra tôt ou tard aborder le terrain politique national.

Si le voyage de François-Joseph à Prague est une indication, comme il semble, un gage de bonne volonté, une semi-promesse, un pas vers le couronnement et la restauration des droits historiques de la couronne de saint Venceslas, il faut le saluer avec une joie cordiale; sinon, c'est une nouvelle illusion qui se dissipera, une nouvelle déception qui ranimera bien des justes colères.

Les observatoires en Chine.

Les Pères Jésuites de la mission de Shanghaï viennent de construire un observatoire astronomique au sommet de la colline de Zo Cé. C'est le complément, depuis longtemps désiré, de l'observatoire météorologique de Zi-Ka-Wei, près Shanghaï. Le P. Chevalier, qui, avec le concours du P. de Beaurepaire, ancien élève de l'Ecole polytechnique, dirigera la nouvelle fondation, recevait, il y a quelques jours, de la Société de géographie, le prix Logerot (médaille d'or), pour son magnifique atlas du Yang Tsé.

Les deux observatoires, éloignés l'un de l'autre d'environ 30 kilomètres, seront bientôt reliés par le télégraphe sans fil et on peut attendre de ces centres scientifiques les plus heureux résultats.

La santé de Mme McKinley.

Presse Associée.

Washington, 26 juin—Le Président et Mme McKinley, accompagnés du docteur Rixey, ont fait une promenade en voiture ce matin.

L'état de Mme McKinley s'améliore sans interruption.

COMMENT UN JOURNAL S'EN VA.

Un article de M. Léon Daudet.

Figaro est bien malade. C'est indéniable. Les médecins, oserai je dire les morticoles—actionnaires, directeurs et gérants—se chamaillent à son chevet, banquètent près du lit, échangent de mauvaises paroles, du papier timbré. "—C'est vous qui êtes un.... Vous monsieur, vous en êtes deux autres.... C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître.... C'est moi qui suis le nationaliste.... Et moi je suis le patriote...." On est même allé, Dieu me pardonne, jusqu'à mettre les scellés, comme chez un mort.

La solution des deux *Figaro* simultanés, d'opinion inverse, interchangeable et contradictoire, à laquelle on avait songé, paraît-il, n'est peut-être pas extrêmement pratique. Il y a tout de même l'abonné dont la voix, si faible soit-elle, pourrait détonner au chapitre.

Nous nous demandions l'autre jour si un journal n'avait pas une âme qui doit dominer la matière et primer l'administration. Aujourd'hui, nous rechercherons si cette affaire du *Figaro*, dépendance et champignon de l'affaire Dreyfus, n'est pas un témoignage capital et précieux de cette vérité que quiconque abandonne la tradition, sa tradition, une tradition qui le soutenait, chancelle, se décompose et périt.

D'abord le "Barbier de Séville." Au début, il y eut Villemessant, que je n'ai pas connu, faute d'être né à temps, mais dont j'ai bien souvent entendu parler par mon père. C'était un des hommes qui l'avaient le plus frappé par son coup d'œil, sa jugeotte, ses alternatives de bonhomie et de rudesse; consultez là-dessus "Trente ans de Paris," où se trouve un portrait du directeur fondateur, humoristique et sympatique. Ce gros et autoritaire personnage, souple, subtil et renseigné, savait à merveille ce qui convenait à la société d'alors, la dose de blague et d'ironie qui fait passer une vérité cruelle, l'art d'attirer le lecteur, de le retenir et de l'impressionner.

Tous les gens d'esprit de l'époque passèrent par le "Figaro". Dans le nombre, sans doute, quelques-uns n'avaient de l'esprit que la façade, le sourire et la plume alerte. C'étaient ceux-là surtout que rudoyait, déplaçait, remplaçait, manœuvrait comme des marionnettes cet autocrate à voix de rogomme dont la légende est vivante encore. Il essayait ses rédacteurs. Il ne craignait pas d'aller de l'avant. Il osait tapiner le pouvoir. D'après son attitude, en ce temps d'autorité, d'impérialisme, on peut conjecturer qu'il n'eût jamais fait la sottise de se livrer pieds et poings liés à un de ces gouvernements éphémères que disloque et triture notre lamentable, troisième et, espérons-le, dernière république.

Un organe né sous de pareils auspices et mené de cette façon ne semblait pas prédestiné à jouer un rôle doctrinaire de lutte pour une idée, pour une croyance, pour un état de choses. Or, il arriva par un enchaînement inouï de circonstances, que la direction de Francis Magnard, qui succéda à Villemessant, parut grandir le "Figaro" jusqu'à lui donner l'allure et le ton d'un défenseur de notre pays, de la politique conservatrice.

L'intelligence suprême de Francis Magnard fut d'enguirlander de scepticisme et d'enjouement ancien une armature traditionnelle récente, laquelle tenait à deux causes: la France, après la guerre, se ressaisissait. Il y eut là, dans les quelques années qui suivirent nos désastres, un effort très sérieux, très convaincu, de reconstruction nationale et sociale. En second lieu, la fortune aveugle avait choisi le "Figaro" comme champion de la réaction mi-aristocratique, mi-bourgeoise, en tout cas, impérativement modérée, contre la première poussée du ferment révolutionnaire qui nous envahit dans l'heure présente.

J'ai connu et fréquenté Francis Magnard. Il inséra mes premiers articles. Cela se passait il y a une dizaine d'années. J'avais, à propos de je ne sais plus quoi, envoyé modestement au *Figaro* une lettre signée "Un jeune homme moderne", qui parut le lendemain en bonne place. J'étais ivre de contentement. J'allai remercier le directeur. Il me reçut avec cette brusque affabilité, ce mélange de curiosité avide et d'aménité nerveuse qui formaient un inoubliable assemblage. Je lui proposai une étude sur le sentiment légendaire et une sur la déroute du positivisme qui commençait déjà à se décomposer et à nous empoisonner de ses toxines. Ce n'était pas des sujets guillerets. Ils sentaient la sortie de classe et la congestion philosophique.

Francis Magnard les accepta cependant avec une bienveillance que je me rappelle encore. Il me donna quelques conseils, me parla de mon père, dont la souffrance domptée par le travail l'intéressait.

Lui-même entrevoyait sans doute les affres de la maladie et de la douleur. Il avait la parole brève, le geste tranchant, les yeux vifs et doux, subitement glacés par quelque reprise intérieure. La maîtrise en lui était vivante. Il s'exprimait sur le compte de chacun avec une alerte franchise. A son époque, son journal était roi. Ce fut le *Mariage de Figaro*.

J'entends par là que grâce à son autorité artistique et mondaine, péniblement, lentement acquise, grâce à ses informations sûres et sobres, à sa partie littéraire toujours soigneusement, élégamment tenue, à sa façon dégagée de traiter les problèmes du jour, à son impertinence frondeuse, à son langage de bonne compagnie, ce grand organe acquit une puissance qui devait faire rechercher son amitié.

Avec l'affaire Dreyfus commença cette "Mère coupable," qui n'est certes pas la meilleure des trois pièces du patron Beaumarchais. Figaro, privé de Magnard, renonçant à sa tradition, travaillé par mille influences, se mit à ratiociner sur le bordereau et le petit bleu comme un vulgaire Bjœrstern Bjœrnson, à vaticiner, à bénir, à maudire, à écrire Vérité, Justice et Lumière avec un grand V, un grand J et un grand L. Il reçut trop souvent la visite sinon de M. Joseph Reinach, lui-même, du moins des amis de M. Joseph Reinach, qu'il aurait eu tant d'avantages à laisser mariner dans ses antichambres.

Ces personnes-là sont consulaires, éminemment portées sur la dialectique, la graphologie, la concordance des textes et tout le bataclan, mais c'est leur faire sans doute un grand compliment, puisqu'elles tiennent surtout au suffrage étranger, que de leur dénier tout tact parisien.

Ce terme de Parisien, dont on a d'ailleurs abusé, fait encore bondir le peuple des cuistres. Concluons en qu'il y a du bon, comme dit l'argot de nos faubourgs.

Villemessant eut le sens de Paris. Magnard eut le sens de Paris.

Cela ne veut pas dire qu'ils négligeaient la province. Ils accueillaient ses informations, mais les mettaient au point de cette optique particulière et souveraine qui concentre les rayons lumineux, absorbe les moins importants, donne aux autres une couleur et une réfringence spéciales. Mon père, qui croyait à la "parisine", dédia l'Immortel à Philippe Gille, type du fignariste de la bonne époque, comme au plus parisien de ses amis de lettres.

Or, depuis quelques années, la nécessité de la parisine s'impose plus que jamais comme désinfectant; voici pourquoi. La prédominance du parlementarisme favorise au cœur de notre grande ville le développement d'un type bâtard, intermédiaire et subprovincial, qui apporte dans toute discussion, dans toute contestation les mauvaises manières de la tribune, des couloirs et de la buvette. Certes, il faut mépriser ces raseurs. Certes, il convient de les traiter par les pires poisons de l'ironie. Si tu veux démonter un cuistre, commence par casser sa férule.

Joignez à cela que l'abonné du "Figaro" était quelquefois Français, conservateur et contribuable. Il devenait de plus en plus difficile de lui représenter comme un modèle, comme le chef-d'œuvre des temps passés et à venir un gouvernement qui souille les calvaires, laisse piller les églises, déchire les drapeaux, vide les troncs des chapelles, retourne et secoue le bas de laine, s'appuie sur l'émeute, la grève et l'anarchie, flatte les plus vils, les plus dangereux instincts et nous mène à la banqueroute officielle et pécuniaire par un chemin fleuri d'outrages et de souillures.

Et si vous me voyez m'intéresser ainsi à cette affaire du *Figaro*, dont les phases, après tout, sont douloureuses, c'est que je la trouve belle dans sa laideur, représentative et symbolique. Ce qui s'est passé dans ce journal, c'est, en petit, ce qui s'est passé dans notre pays lui-même. Il y avait une France admirablement organisée, spirituelle sans excès, malicieuse sans méchanceté, qui avait le sens de la mesure, gagnait de l'argent par son travail, faisait de jolies choses, exportait, importait, économisait, vivait bien. Il s'est introduit dans son conseil d'administration, dans sa ligne de tête un certain nombre de chambardeurs, qui ont fait d'elle un pays âpre, partagé en deux camps, ennuyeux, morose, incessamment appauvri, désorbité de sa légende. Aussi sa clientèle abandonna la France.

Mais, pour notre espérance, il n'en va pas d'un pays comme d'un journal. Dans la cuve de la tradition bouillonnent en ce moment mille passions nobles et contrariées dont nul ne peut prévoir les effets explosifs, qu'aucune puissance d'argent n'enraiera. Notre grand organisme national dort depuis trente et un ans d'un sommeil lourd, peuplé de cauchemars; il se réveillera.

En sera-t-il de même du "Figaro"? M. Périvier semble le croire. Sans doute M. Prestat le croit de son côté. Bien hardi qui pourrait maintenant répondre à la question.

Pour finir par la note comique, celui qui paraît le moins chanceux en cette aventure c'est notre ineffable M. Cornély. Chaque matin, dans un filet optimiste — combien différent, hélas! du filet sceptique de Francis Magnard— il embrassait un ministre, cajolait un député de la majorité, félicitait en encourageait la secte au pouvoir. Tout dernièrement encore il expliquait au peuple le merveilleux mécanisme des caisses de retraite ouvrières, qui vont créer un bon petit récipient du numéraire en face des caisses d'épargne. — Ah! gogo, mon pauvre gogo du quatrième ou du tiers état, tu t'appelleras toujours gogo. — Chaque matin, devant une nouvelle initiative, une nouvelle réforme, une nouvelle ruine.

Je déplore l'affreux silence
Du défenseur de la défense.

Relevons nos âmes. Il faut espérer que l'attente créera son objet, que la période électorale verra la fondation d'un grand journal de gouvernement, que les abandonnés y trouveront leur emploi.

Mais ce n'est pas cette concurrence nouvelle qui sauverait la mise du "Figaro."

VIN MARIANI

Tonique Fameux dans le Monde Entier

REFUSEZ LES SUBSTITUTIONS. Le Vin Mariani est en vente dans les pharmacies dans le monde entier. Le public est spécialement mis en garde contre les substitutions et les imitations que l'on tente en raison de la popularité du Vin Mariani.

La revue présidentielle en France.

On annonce que la revue des troupes qui auront pris part cette année aux grandes manœuvres de l'Est sera passée par le président de la République aux environs de Reims.

A la suite d'une reconnaissance faite récemment par le général Brugère, il paraît se confirmer que cette revue aura lieu dans un triangle ayant pour sommet Reims, le champ de courses et le village de Bétheny.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

La charmante opérette d'Offenbach, "la Grande Duchesse", est dès maintenant rendue à merveille par l'excellente troupe d'opéra du Parc Athlétique. Les quelques imperfections de la soirée de début ont disparu et les artistes sont couverts d'applaudissements.

WEST END.

Toujours grande affluence à West End pour respirer la brise vivifiante du lac et applaudir l'orchestre du professeur Rosenbecker, qui a du premier coup conquis le public néo-orléanais.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Jeune blanc tué par un nègre.

Presse Associée

Memphis, Tennessee, 27 juin—Une dépêche spéciale de West Point, Mississipi, au "Scimitar" dit:

La nuit dernière, à un mille au nord de West Point, un nègre vagabond a jeté hors d'un train de marchandises de Mobile et Ohio allant au sud Albert Goodwin, de Meridian, Miss., un jeune blanc âgé de quinze ans. Goodwin a été tué sur le coup. Il se rendait en cachette à Meridian avec un autre jeune garçon.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 33 Commencé le 21 mai 1901

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

TROISIEME PARTIE.

VI

Suite.

—J'ai des ennemis, je le sais, remarqua-t-il sans se départir de son calme. Ils me jalousent et me calomnient. Je ne peux rien contre eux, sinon continuer à leur infliger par la prospérité croissante de mes affaires un démenti constant. Je plains seulement ceux qui ajoutent foi à leurs propos et dont la confiance en moi se laisse ébranler. Je la mérite toujours.

Entraînée peut être par le regret de sa franchise, Mme Guionnet reprit:

—Ce n'est pas votre honnêteté qu'on suspecte, monsieur, c'est votre prudence. On dit qu'il n'y a pas d'affaire susceptible de rapporter couramment les bénéfices considérables que vous prétendez réaliser.

—Pour les distribuer, il faut bien que je les réalise, objecta Bonréal.

—On vous accuse de n'en distribuer que de fictifs et de vous servir à cet effet des capitaux qu'on vous confie.

—Pour pratiquer ainsi, il faudrait que je fusse un coquin. Vous voyez bien, madame, que, quoi que vous en disiez, c'est mon honnêteté qu'on suspecte.

Maintenant, l'émotion faisait trembler sa voix et l'indignation se lisait dans ses yeux où montaient les protestations de l'honnête homme méconnu.

Quant à Mme Guionnet, elle ne semblait plus si pressée de signer son reçu. Impressionnée par l'accent de M. le directeur, elle laissa échapper la plume de ses mains et murmura:

—Ni M. Villeroy ni moi n'avons eu l'intention de vous offenser. On nous tient pour de bonnes gens et c'est juste. Si nous sommes coupables, c'est seulement d'avoir pris peur. Mais, quoi, lorsqu'on n'a que quelques sous, on est bien excusable de ne vouloir pas les perdre.

—Oh! ce n'est pas vous que j'accuse, protesta Bonréal. Il est même probable que si j'étais à votre place, je ferais ce que vous faites. Je n'accuse que mes accusateurs, je n'en veux qu'à eux, et si jamais je les tiens.

Il n'acheva pas. Mais son geste formula sa pensée. Ceux auxquels il faisait allusion passeraient un mauvais moment lorsqu'il pourrait se venger d'eux.

—Quant à vous, je ne peux que vous plaindre en vous voyant renoncer aux chances de fortune que je vous offrais. Je vous avais intéressés déjà dans une affaire superbe et de tout repos. J'avais le légitime espoir d'y doubler votre capital. Et c'est en de telles conditions que vous me le reprenez! Mais c'est votre affaire et non la mienne. La confiance ne se commande pas. Allons, signez, madame Guionnet et passez la plume à monsieur Villeroy pour qu'il signe à son tour. Je n'ai perdu que trop de temps avec vous. Les intérêts de mes clients me réclament.

Mme Guionnet n'obéissait pas. Elle échangeait un regard avec Villeroy. Sans se parler, ils se comprirent. Tous deux se demandaient si le retrait de leur argent ne constituait pas une sottise qu'ils regretteraient bientôt.

Ce qu'ils pensaient, Villeroy l'exprima le premier.

—C'est tout de même fâcheux de renoncer aux bénéfices que monsieur le directeur nous annonce, soupira-t-il.

—J'étais en train de me le dire, avoua Mme Guionnet.

Bonréal le prit de très haut:

—Vous n'avez sans doute pas la prétention de rester associés à mes affaires après avoir retiré votre argent? fit-il.

—Mais, si nous vous demandions de le garder? supplia la vieille dame.

—Trop tard, trop tard, j'en suis bien fâché. Ce qui est fait est fait, et puisque vous avez si facilement pris peur, il vaut mieux que vous portiez vos fonds ailleurs. Moi, je ne veux que des clients confiants et sûrs; je veux pouvoir compter sur eux comme ils peuvent compter sur moi. Cette confiance réciproque fait toute ma force. Et puis, quelles que soient ma prudence et mon habileté, si fondés que soient mes espoirs je ne suis pas infaillible; je ne saurais répondre du succès de mes opérations, et si celle que je viens d'entreprendre tournait mal, vous m'en voudriez d'avoir cédé à vos prières. Vous avez perdu la foi, le mal est sans remède. Emportez votre argent.

—Voyons, monsieur, ce n'est pas votre dernier mot, insista Mme Guionnet.

—Je ne reviens jamais sur mes décisions, déclara-t-il.

Villeroy intervint, et très humble, tout contrit de cœur et d'accent:

—Ne soyez pas impitoyable, monsieur, supplia-t-il. Nous avons eu tort. Nous nous repentons.

Bonréal se taisait et tout en le magnétisant d'un regard de victoire, il paraissait réfléchir.

—Je veux bien céder, dit-il enfin, et je le fais avec l'espoir que ceci ne recommencera pas. Je garde votre dépôt puisque vous le voulez. Mais j'y mets deux conditions, la première que la leçon qui résulte pour moi de ce qui vient de se passer m'oblige à imposer désormais à tous mes clients, c'est que lorsque vous voudrez retirer vos fonds, vous devrez m'en avertir au moins un mois à l'avance. Que deviendrais-je, si mes déposants effrayés par quelque calomnie s'avisaient d'imiter votre exemple? Je demande un mois pour me retourner.

—C'est trop juste, déclara Mme Guionnet, toute ragaillardie par la résolution du banquier.

—La seconde condition, c'est que vous me direz de qui vous tenez les renseignements sous l'influence desquels vous avez agi.

—Oh! monsieur, ne nous demandez pas cela, s'écria Villeroy.

—C'est à prendre ou à laisser, déclara Bonréal. Je veux connaître mes ennemis.

Villeroy perdit contenance.

S'il eût été seul et plutôt que de dévoiler la source de ses informations, il eût repris ses fonds et se fût retiré.

Mais, Mme Guionnet n'était pas dans les mêmes dispositions que lui. L'indiscrétion qu'il ne voulait pas commettre, elle la commit.

Le nom de Flamarin qu'elle prononça apprit au banquier ce qu'il désirait savoir, c'est-à-dire la triste opinion que le ministre des affaires étrangères avait de lui, celle du ministre des colonies et l'imminence du rejet de sa demande en concession.

A cette révélation, qui ruinait brutalement l'édifice de ses projets, il ne fut pas maître de sa colère.

Elle éclata en injures et en violents propos.

—Le misérable! L'hypocrite! vociférait-il.... Comment, c'est lui qui me dénigre ainsi, après m'avoir fait un si flatteur accueil, après m'avoir laissé croire qu'il allait intervenir en ma faveur. Ah! le bandit! A nous deux, monsieur le ministre.... Grâce à Dieu, j'ai quelques journaux dans les mains et vous n'allez pas tarder à vous en apercevoir. Je vous ratisserai comme un navet, oui, comme un navet.

A trois reprises, il évoqua cette image, enflant la voix, laissant tomber sur son bureau ses poings fermés.

Mme Guionnet et Villeroy étaient consternés et c'est à grand'peine qu'ils parvinrent à obtenir que monsieur le directeur, en assouvissant sa vengeance, ne les mettrait pas en cause.

Du reste, il se calmait peu à peu, du moins en apparence, car en réalité une effroyable terreur venait de s'emparer de lui.

Le rejet de sa concession c'était, à brève échéance, sa perte et sa fin.

Mais, cette épouvante déchaînée par la vue soudaine du gouffre ouvert sous ses pas, il ne voulait pas la trahir et sa volonté la couvrait d'un voile impénétrable.

Peut être aussi, accoutumé depuis longtemps à évoluer sur le bord des abîmes, à recourir à des gredineries pour conjurer la crise finale, entrevoyait il déjà la possibilité de se tirer d'affaire une fois de plus, ou tout au moins de prolonger son agonie. Il était encore debout et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Toujours est-il que sa colère passée, il ne songea plus qu'à enguirlander les deux clients que lui avait définitivement livrés son habileté.

Lorsque au bout de quelques